

Ce jour, qu'elles saluaient comme celui de leur délivrance, avait été rêvé par elles comme le plus beau de leur vie : c'était à leurs yeux l'aurore de la liberté, le commencement d'une suite de joies dont ne s'entrevoyait pas le terme, tant il se dérobaît dans un vague lointain.

Joies innocentes, sans doute, plaisirs tels qu'en peut rêver un cœur honnête. L'avenir, l'univers s'ouvraient devant ces jeunes imaginations.

Avant de réaliser ce que ces rêves pouvaient avoir de plus séduisant, il fallait subir, comme transition nécessaire, un certain séjour chez le vieux tuteur. La reconnaissance, le devoir l'exigeaient. Mais plus tard, on pourrait accepter diverses invitations chez des parents dont la maison était plus gaie, et réaliser même quelques projets de voyage.

En attendant, c'était déjà un charme tout nouveau que de jouir de ce genre de liberté qui consiste à n'être plus assujéti au son de la cloche, à disposer de ses heures comme on l'entend, à s'habiller suivant son caprice. . . . .

Pour ces deux pensionnaires qui venaient de quitter le monotone uniforme, le soin de leur toilette paraissait surtout plein d'attrait. Quel plaisir d'essayer chaque matin une coiffure nouvelle, de changer la disposition des garnitures d'une robe, et de façonner de leurs doigts une foule de ces riens au moyen desquels une femme croit s'embellir ! Ce frivole emploi d'un temps précieux scandalisait quelque peu la vieille gouvernante, qui avait été la femme de chambre de feu l'austère-maitresse du logis ; cependant, nous devons dire à la décharge de ces deux demoiselles qu'élevées dans des principes de sagesse elles n'allaient pas jusqu'à blesser en rien la modestie, et qu'elles se paraient de leur travail sans aucune pensée de coquetterie répréhensible, mais uniquement pour exercer leur goût, comme un artiste s'attache à perfectionner son tableau, ou une petite fille à orner sa poupée. A quels regards d'ailleurs sinon aux leurs propres auraient-elles eu la prétention de briller ?

L'oncle Ferrand vivait à la campagne et la société qu'il recevait devait paraître peu attrayante à des jeunes filles de seize à dix-sept ans. C'étaient, ou de savants visiteurs dont les dissertations étaient ordinairement fort sérieuses, ou de vieux voisins, que réunissait une partie de whist ou d'échecs moins amusante encore. Toutes ces personnes faisaient peu d'attention à la parure ; quant aux paysans de l'endroit, il fallait si peu de chose pour les ébahir que ce n'était pas la peine de se mettre en frais !